

Les concepts-écrans en histoire / *Kaschierende Begriffe in der Geschichtswissenschaft*

Journée d'études doctorales, Göttingen, 31 octobre 2008

Guillaume Garner et Thomas Lienhard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/320>

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2009

Pagination : 40-46

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Guillaume Garner et Thomas Lienhard, « Les concepts-écrans en histoire / *Kaschierende Begriffe in der Geschichtswissenschaft* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 1 | 2009, mis en ligne le 07 février 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/320>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

©IFHA

Les concepts-écrans en histoire / Kaschierende Begriffe in der Geschichtswissenschaft

Journée d'études doctorales, Göttingen, 31 octobre 2008

Guillaume Garner et Thomas Lienhard

NOTE DE L'ÉDITEUR

Rapport établi par Guillaume Garner et par Thomas Lienhard

- 1 Le 31 octobre 2008 s'est tenue la troisième journée d'études doctorales franco-allemande sur le thème des « concepts-écrans en histoire », organisée par la MHFA (Guillaume Garner et Thomas Lienhard). Conformément à l'esprit des manifestations antérieures organisées par la Mission, il s'agissait d'inviter des historiens confirmés à présenter une communication devant un public de doctorants issus d'institutions françaises ou allemandes, chaque intervention étant suivie d'une discussion.
- 2 Thomas Lienhard rappela dans son introduction que la notion même de concept-écran est *a priori* problématique : d'une part, il s'agit d'un néologisme encore dépourvu d'une définition ferme et officielle ; d'autre part, l'expression repose sur une association paradoxale de deux termes dont l'un évoque l'opacité gênant l'accès à une réalité, tandis que l'autre renvoie étymologiquement à la préhension et à l'appropriation. Or cette notion est très présente dans le discours historique, notamment en France, un certain nombre de concepts ayant été, lors des deux dernières décennies, dénoncés comme des concepts-écrans. Ce constat permet l'établissement d'une typologie distinguant le raffinement lexical inutile, l'application d'un concept hors du champ pour lequel il avait été initialement conçu et la confusion entre l'idéaltype et le réal-type, ce troisième cas étant illustré par exemple par les débats sur le « déclin de la cité antique ». Autant de considérations qui motivaient les trois principaux attendus de cette journée : la

présentation d'une mise au point historiographique sur un certain nombre de notions, l'élaboration d'une sociologie des concepts-écrans en fonction de l'ancrage national, thématique, chronologique des pratiques historiennes considérées, et une réflexion sur les implications de ces concepts dans la pratique de la recherche historique.

- 3 Étudiant le concept de « don », Eliana Magnani (CNRS) a d'abord retracé la manière dont celui-ci est élaboré par Marcel Mauss dans son *Essai sur le don*, publié en 1924. Don et contre-don forment chez ce dernier un système de prestation totale, le don apparaissant comme un fait social global, aux significations multiples. Ce faisant, elle a rappelé que Marcel Mauss était également mû par la volonté de défendre un projet politique précis, renvoyant à un modèle de solidarité sociale, qui aurait été perdu par la tradition occidentale. Les origines de ce concept sont à chercher dans trois directions, que l'on peut esquisser ainsi : il s'agit d'abord de l'histoire du droit allemand qui, depuis Grimm en 1848 jusqu'à R. Meyer, a défini le don – contre-don comme une forme de transfert des biens radicalement différente de celle qui avait été institutionnalisée par le droit romain, ces travaux rejetant la notion de propriété privée et individuelle. En second lieu, le concept apparaît dans l'histoire du droit canon où il fournit une clé d'explication des redevances et des donations médiévales ; il permet enfin aux anthropologues français de la fin du XIXe siècle de comprendre la formation des relations entre êtres humains, le don étant analysé comme signe d'amitié créateur de lien social.
- 4 L'analyse de quelques historiens, de M. Finley à K. Polanyi en passant par G. Duby permet de comprendre comment le concept de don renvoie à un état primitif de l'organisation de l'économie antérieur à l'émergence du marché, une interrogation majeure étant alors celle de la datation du passage d'une économie du don à l'économie de marché. Ce faisant, en permettant une excessive réduction de la complexité des sociétés étudiées, le concept a finalement freiné le développement des recherches, comme le soulignent un certain nombre de travaux qui, sur la base d'une approche surtout juridique, relativisent fortement la portée de cette notion. Ces critiques ont cependant conduit certains sociologues et anthropologues (A. Caillé, M. Godelier) à défendre la valeur heuristique du concept, tout en affinant la définition de ce dernier.
- 5 Après cette présentation historiographique et diachronique, ce fut au tour du médiéviste Jens Schneider (Université de Limoges) de prendre la parole et de présenter – pour mieux le saper – le concept d'identité ethnique, en particulier lorsque celui-ci est appliqué à la Lotharingie du haut Moyen Âge. L'auteur commença par rappeler que dans certains contextes, les identités régionales ou locales peuvent se montrer plus fluides qu'en d'autres : si l'on prend ainsi le cas des Limougeauds aujourd'hui, leur point de vue sur leur propre cité est radicalement différent de celui qui est projeté par d'autres sur cette ville, sans que les uns ni les autres ne puissent d'ailleurs s'appuyer sur des textes fondateurs très anciens. Mais cette notion d'une identité mouvante ne s'est imposée que tardivement au sujet de l'histoire médiévale : présentant, dans un second temps, l'historiographie en ce domaine, J. Schneider rappela qu'avant les écrits de R. Wenskus dans les années 1960, c'était une vision fort rigide des appartenances ethniques qui dominait chez les historiens. Un des grands progrès introduits par l'auteur du célèbre *Stammesbildung und -Verfassung* fut notamment d'inciter à distinguer entre les divers facteurs identitaires que, jusque-là, on compilait avec des approximations coupables pour tenter d'identifier des ensembles homogènes : quand les frontières linguistiques ne recourent pas, par exemple, les données politiques, il est insensé de vouloir décrire un groupe qui aurait été unifié par l'un et l'autre de ces facteurs.

- 6 Après ces considérations méthodologiques, J. Schneider en vint à présenter le résultat de ses propres travaux sur la Lotharingie. Il mit notamment en lumière les précautions qu'il avait dû déployer pour ne pas, comme d'autres avant lui, tomber dans le fétichisme des termes médiévaux : à vouloir donner un sens trop rigide à des notions latines qui étaient souvent fort fluides, on en vient parfois à créer de toutes pièces des représentations mentales qui ne furent probablement jamais celles des médiévaux. Si l'on tient compte de cette précaution, les divers indices analysés par J. Schneider, parmi lesquels on compte le vocabulaire administratif, la titulature des puissants, mais également les critères linguistiques latins et germaniques (l'auteur a illustré là un savoir-faire rare parmi les historiens du haut Moyen Âge) sont loin de coïncider : s'il y a bien eu une identité franque à partir de l'époque carolingienne, il y a fort à parier que la Lotharingie altimédiévale, quelle que fût sa postérité littéraire et politique, a relevé, dans un premier temps, de la pure chimère.
- 7 Uwe Brunn (Université Montpellier III) s'est ensuite attaché à retracer l'origine des termes d'« hérésie » et de « catharisme/ cathares », en rappelant dans un premier temps que les historiens de l'« Église cathare » ont très souvent postulé – sans la démontrer – l'existence de liens et de phénomènes de transmission doctrinale entre différentes hérésies manichéennes occidentales et orientales (Perses, Bogomiles, etc.), et ont ce faisant conforté et même réifié l'image de l'hérésie cathare forgée par les sources inquisitoriales.
- 8 L'étude fine des premières sources évoquant cette hérésie dans la seconde moitié du XIIe siècle fait apparaître le rôle-clé joué par Eckbert von Schönau qui conceptualise le catharisme en 1155 à partir de la synthèse de différentes traditions : les *cathari*, les *catharistae* et la *catafrigae*, pour constituer une doctrine cathare, qui s'inscrirait dans le prolongement direct des doctrines manichéennes de l'Antiquité (évoquées notamment chez saint Augustin). Ainsi établie, cette doctrine cathare est constituée en hérésie actuelle, alors que le terme renvoyait auparavant à une déviance antique.
- 9 Cette vision du catharisme a été reprise à partir du milieu du XIXe siècle, sans examen critique, par toute une historiographie dont les érudits locaux ont été des acteurs majeurs, comme le montre l'amalgame entre cathares et Albigeois. Constaté la portée de cette tradition jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle (et dans l'utilisation à la fois identitaire et mercantile du « catharisme ») conduit à s'interroger sur les conséquences pour l'historien de la déconstruction de ces deux concepts-écrans, comme le montra la discussion consécutive à l'intervention d'U. Brunn.
- 10 « Peut-on parler d'une révolution des techniques à la Renaissance ? » : telle fut la question à laquelle Pascal Briost (Université de Tours) donna une réponse iconoclaste à partir du cas de Leonard de Vinci. L'œuvre de ce dernier, en effet, fut souvent l'objet d'une vision téléologique dans l'historiographie des techniques, au sein de laquelle les travaux de Marcellin Berthelot puis de Bertrand Gille ont constitué des étapes marquantes. Dans cette vision, la révolution des techniques s'opère d'abord par la découverte de matériaux nouveaux (par exemple l'acier à la place du bois), puis par la mise au point de machines simples, en particulier grâce à la « réduction en art », une dernière étape consistant dans l'élaboration, à partir de ces machines simples, de machines et de systèmes composites. Une telle vision aboutit ainsi à présenter Léonard de Vinci comme l'acteur majeur d'une révolution des techniques déclenchée par la reprise des acquis hérités de l'Antiquité (Aristote, les ingénieurs de l'époque hellénistique, etc.). L'étude précise de la mise au point de quelques inventions techniques classiquement

attribuées à L. de Vinci montre en réalité que celles-ci relèvent moins de la « révolution » que d'une lente évolution, qui n'a rien de linéaire, et dans laquelle la réception et l'appropriation par L. de Vinci d'innovations préalablement élaborées par des ingénieurs ou dans le cadre du monde des métiers jouent un rôle fondamental, comme le montre, dans le domaine du filage, l'exemple de la mise au point des fuseaux à ailettes, en bobines et à ressorts. P. Brioist souligna *in fine* que l'une des meilleures manières de mettre à distance le concept-écran de « révolution des techniques » est, dans ce cas précis, d'envisager L. de Vinci moins comme un théoricien que comme un praticien, initiant des évolutions des techniques notamment grâce aux emprunts effectués auprès d'autres praticiens et techniciens avec lesquels il était en relation étroite.

- 11 Le concept de *Nahrung* fut l'objet de l'intervention de Reinhold Reith (Université de Salzbourg). Ce terme, que l'on peut traduire en français par « subsistance », apparaît principalement dans des pétitions ou des suppliques pour argumenter un appel à la protection des autorités publiques (notamment en période de crise) et il désigne alors un revenu permettant la satisfaction des besoins fondamentaux. À la fin du XIXe siècle, le terme donne lieu à la formation dans l'historiographie du *Nahrungsprinzip* (principe de subsistance), dont G. Schmoller et surtout W. Sombart font une clé de compréhension fondamentale des « mentalités économiques » précapitalistes : celles-ci seraient, selon l'auteur de *Der moderne Kapitalismus*, marquées par l'empirisme, le traditionalisme, la paresse, l'absence de recherche du profit, et démarqueraient en particulier les métiers urbains des marchands mus par la recherche du profit. Si cette approche, largement reprise par Max Weber, a cependant été critiquée dans les années 1930, il n'en demeure pas moins que le concept de *Nahrung* a été d'abord inséré dans le paradigme de l'économie domestique (le *ganze Haus*) notamment forgé à la suite des travaux d'Otto Brunner. Dans les années 1970, ce concept et ses présupposés ont été repris, tant par les historiens de la proto-industrialisation que par les promoteurs d'une anthropologie historique se réclamant de K. Polanyi et d'E.P. Thompson. Un tel succès historiographique s'explique, selon R. Reith, à la fois par l'absence de distinction entre les concepts présents dans les sources (*Quellenbegriffe*) et ceux (*Forschungsbegriffe*) mobilisés par les historiens, et par la nécessité d'ordonner par la dénomination des domaines de l'économie difficiles à cerner.
- 12 La dernière intervention fut consacrée par Gerd Schwerhoff (Université de Dresde) à la *Sozialdisziplinierung* (« disciplinarisation sociale »). Ce concept fait partie de ces notions forgées surtout par les historiens allemands pour désigner des processus macro-historiques (rationalisation, modernisation, etc.), et fut élaboré par Gerhard Oestreich dans un article publié en 1969 consacré aux problèmes de l'absolutisme européen. Bien que sceptique sur ce concept, G. Schwerhoff rappela cependant qu'il a été productif en ce qu'il a suscité des études visant à le vérifier et à le critiquer. La *Sozialdisziplinierung* désigne pour G. Oestreich un changement social fondamental, par lequel l'État moderne a imposé à partir de la seconde moitié du XVIe siècle une notion de discipline dont le contenu avait été surtout défini dans la sphère militaire. Contre une approche trop centrée sur l'État, G. Oestreich entendait insérer la *Sozialdisziplinierung* dans une histoire sociale et culturelle globale, cette ambition expliquant les ambiguïtés pesant sur ce concept. Le flou relatif entourant cette notion a favorisé dans un premier temps sa réception, qui fut intense dans des travaux portant notamment sur l'assistance aux pauvres, la police et la professionnalisation. Une comparaison avec le concept de « civilisation » (N. Elias) fait par ailleurs apparaître la forte dimension intentionnelle dont

G. Oestreich avait doté la *Sozialdisziplinierung*. G. Schwerhoff souligna enfin que ce concept ne fut jamais hégémonique dans la mesure où il a très vite été critiqué, même chez ceux qui le reprenaient. Ces critiques pointaient l'étatisme, l'éloignement des pratiques concrètes, le caractère téléologique et unilatéral du processus de disciplinarisation, et soulignaient la nécessité de modifier l'utilisation de ce concept, dont le mérite principal est d'avoir suscité des débats et des renouvellements historiographiques à partir des années 1990, notamment dans le domaine de l'histoire de la police urbaine et étatique.

- 13 Comme le rappela Guillaume Garner dans ses remarques conclusives, cette journée mit d'abord en évidence la nécessité de reconstruire la genèse des concepts utilisés par l'historien, en distinguant notamment les concepts historiographiques de ceux tirés des sources, afin de garder une distance critique envers ces derniers. Les exemples du don, de la *Nahrung* montrent par ailleurs que les concepts de l'historien émergent dans un contexte précis et qu'ils peuvent jouer un rôle d'écran si leur élaboration et leur utilisation sont liées à un projet politique ou social précis. Par ailleurs, la plupart des concepts abordés sont nés d'une volonté de dialogue entre l'histoire et les sciences sociales (sociologie, anthropologie, droit), voire – dans le cas de la « révolution technique » – les sciences de nature. Le concept semble ainsi souvent figurer comme un outil permettant de faire le lien entre des recherches empiriques (historiques) et un niveau de théorisation ou de généralisation plus abstrait, dans la mesure où il permet une réduction de la complexité des phénomènes étudiés, réduction qui, si elle est excessive, fait surgir les écueils de la simplification, de la téléologie, voire des effets de mode historiographique. La distance critique que doit garder l'historien ne concerne donc pas seulement les concepts qu'il utilise, mais vaut également pour sa pratique de l'interdisciplinarité.